

Extraits du "JMO" privé du Colonel Christian Mercier



Je survole mon incorporation, en Algérie, dans un régiment de... Tirailleurs Sénégalais (!), mon passage aux EOR de Cherchell, mon affectation dans le « Bec de canard » de Souk Ahras, ma première expérience méhariste dans l'erg oriental avec mes Chambas, mon passage dans les écoles de Strasbourg, Coëtquidan, Saint-Maixent, mon retour «imposé » en Algérie par un commandement psychologue!

Et voici mes trente mois au sein d'un ESDC en Mauritanie.



Christian Mercier et le 12^{ème} ESDC

En début de séjour. Arrivée auprès d'un puits. Un autochtone, accroupi, tire de l'eau pour abreuver un troupeau. Dépenaillé, un faciès très africain, il fuit mon regard, ne peut se redresser. J'interroge mon conducteur-interprète-garde du corps, un nomade du Nord. Il m'explique que j'ai devant moi un captif (sic) qui a tenté de s'enfuir une première fois — il a une oreille fendue — et une seconde fois — il a les tendons sectionnés. Quelques mois plus tard. L'adjudant d'escadron (autochtone du Sud) «offre » intégralement sa solde à un 1 classe (autochtone du Nord) de mon peloton. Mon capitaine, sollicité, m'explique que, « dans le civil », l'adjudant a pour maître le 1 classe ! Je ne croyais plus être un *boujadi* (une bleusaille)...



*Christian Mercier et Bruno de Jessey (en béret)
lors de la découverte d'un puits, le seul à 100 km à la ronde*

Plus tard encore. Je m'étonne qu'un autochtone, dans une palmeraie, soit heureux de son sort de captif. Sa réponse:

«Mon maître récupère la récolte des dattes, mais il m'achète, par an, un boubou et il m'a offert gratuitement ma femme » (captive évidemment). La vie n'est-elle pas belle ?

Je repasse par les écoles : Coët pour y instruire deux promos issues de Strasbourg, l'EAI de Montpellier pour le perfectionnement des officiers, et l'EEM.

Trente et un mois dans le Nord du Tchad, désertique, en pleine déliquescence, aux prises avec une rébellion très dure. Je suis capitaine. Entre les opérations de maintien de l'ordre, je m'offre quelques extras typiquement africains.

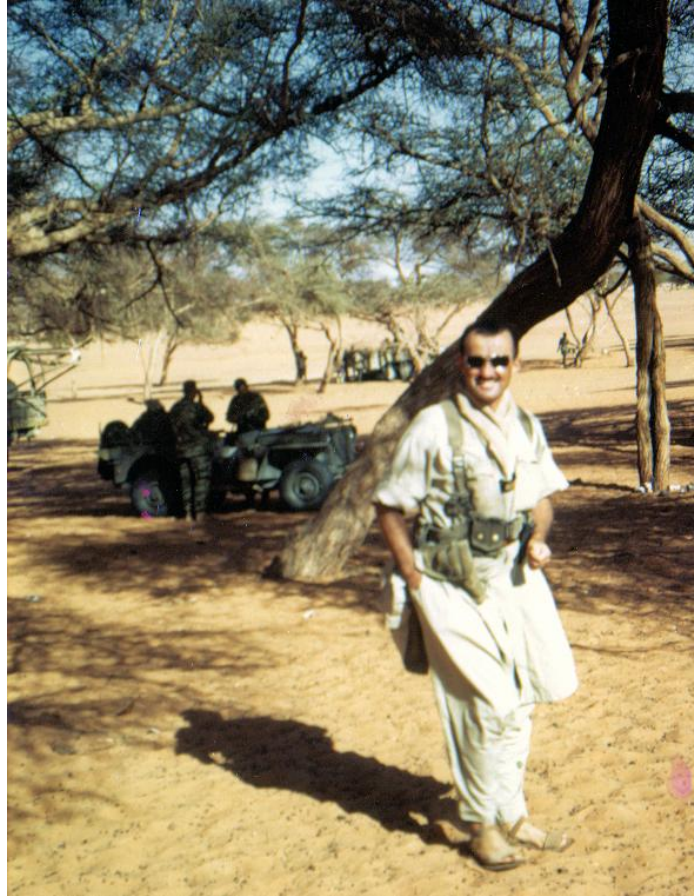
Un début de séjour. Mois de juillet. À la frontière sud de ma zone d'action, entre deux tribus, à Oum Chalouba, une affreuse tuerie a lieu, au motif qu'un âne — je dis bien: un âne — de la tribu du Sud a franchi un oued asséché pour brouter quelques maigres touffes d'herbe roussie dans la zone de parcours de la tribu du Nord. En octobre, les mêmes protagonistes se retrouvent, sur les mêmes lieux, et en décousent à nouveau, aux armes blanches — sagaies, lances — et armes à feu — fusils italiens, allemands, anglais, vestiges du dernier conflit mondial — à chameau, à cheval, à pied. Spectacle dantesque! Il ne manque que de la musique wagnérienne ! Privilégié, le sous-préfet de Fada, de la tribu du Sud mais administrant la tribu du Nord, escadronne sur le champ de bataille en Land-Rover, et tire à l'arme automatique sur tout ce qui bouge encore.



Un méhariste toubou en grande tenue

Dépêché sur place pendant deux mois, m'appuyant sur un de mes pelotons méharistes de soixante-dix hommes, je vais faire le bilan de ce double massacre et ramener l'ordre, manu militari, entre les deux communautés. Pour un âne déserteur et provocateur, je dénombre trois cents morts, plusieurs centaines d blessés bien sûr, hommes, femmes, enfants, affranchis, et du bétail volé, mutilé, abattu en grande quantité. Ma bible sous le bras, à savoir la « dia », le code local traitant de la dette du sang, je présente aux notables une solution, à mon sens équitable. Elle est acceptée. Tout le monde, sauf moi non-musulman, jure sur le Coran. Le secteur restera calme, en paix pendant plusieurs années. Pour un âne...

En milieu de séjour. Toujours capitaine méhariste, basé dans le nord-est du pays, je suis alerté. Le long de la frontière Est, un rezzou de Kababiches, tribu sans pitié de nomades du pays voisin, remonte vers le nord avec son butin à base d'esclaves. Le contact est établi. Des coups de feu sont échangés. Les Kababiches s'enfoncent largement à l'intérieur de leur pays. Sous risque d'incident diplomatique, il faut interrompre la poursuite. Les captifs - au moins ceux qui survivront à la soif, à la fatigue, aux mauvais traitements - finiront dans un pays du Moyen-Orient. Les familles seront séparées, les hommes seront réduits en esclavage, les plus jolies des jeunes femmes iront dans les harems, les jeunes garçons auront un avenir d'eunuque. Sans commentaire...



En cours de séjour. Je fais intervenir, à deux reprises, dans la région d'Oum Chalouba, une mission de l'OMS pour enrayer une maladie qui tue les enfants par dizaines. Dans mon dos, pour lutter contre mon influence et ma volonté, évidente, «d'assassiner par empoisonnement» les jeunes autochtones, le marabout local fait poser des demi-crottes de chameau sur les scarifications afin de pomper le venin que les membres de l'OMS administrent aux enfants. Afin de sauver ces derniers, le marabout préconise de les envelopper dans des peaux de moutons fraîchement tués... Qui, d'après vous, mangeait la viande de ces moutons? Le charlatan avait, il est vrai, une famille nombreuse. Mon ami marabout sera mis à l'ombre, pendant quelques mois, dans les locaux de la prison de Fada. Il payait ainsi, au passage, la désertion de l'école par les petits nomades, désertion qu'il avait organisée pour éviter que ces enfants ne prennent un jour la place de leurs pères analphabètes !

Début 1972, rentrant d'Afrique après trente et un mois de totale liberté, le Commandement me sanctionne en m'infligeant presque cinq ans d'Administration centrale où la première mission confiée par le chef de bureau est de « savonner les marches d'escalier » empruntées par les autres bureaux, et d'avoir « la plume la plus acide possible ». J'ai failli échapper à cette punition, car on cherche en vain mon DEM, indispensable pour avoir l'honneur de servir à Paris : pendant deux ans et demi je n'avais pas été administré ; ma vie de soldat, pendant cette période africaine, traîne dans une enveloppe qui rejoint, un jour, mon dossier. Avec mon DEM retrouvé, je récupère aussi mes trente et un mois de prime DEM non versée! Mes camarades de bureau m'aideront à la boire. Je redécouvre que légionnaires, parachutistes, cavaliers, chasseurs ont le même gosier asséché que celui du pauvre colonial que je suis...

L'issue de la sanction parisienne, presque cinq ans d'Administration centrale, s'achève sur une affectation étonnante : je vais commander, en tant que chef de corps, à quarante et un ans, le Groupement nomade autonome du TFAI de Djibouti. Cette milice me permet d'avoir deux chefs le haut-commissaire de la République et le général commandant supérieur. Avec une trentaine d'Européens encadrant six cent cinquante goumiers autochtones, répartis en cinq compagnies et dans vingt-huit postes isolés, je vais parcourir inlassablement les frontières de ce Territoire. Le TFAI ayant accédé à l'indépendance, je demeure sur place en tant qu'adjoint au conseiller Défense français du Président de la République de Djibouti.

Le retour en Métropole, cette fois-ci, me convient mieux que le précédent : pendant deux ans, je suis instructeur des lieutenants à l'École d'Application de l'Infanterie. Je reste deux ans de plus à Montpellier en attendant une nouvelle destination Outre-Mer. Ces quatre années de stabilité me comblent car je viens de me marier Mon fils aura trois ans lorsque je repartirai vers les cocotiers et les mers chaudes.

Pour la première fois depuis notre sortie de Coët, je vais servir sur un territoire français sous le signe de l'Ancre d'Or : direction la Guadeloupe et le commandement du 41e BCS, séjour « tropical » qui fut merveilleux sur le plan familial et qui aurait pu l'être dans le domaine professionnel - c'est une boutique mi-métropolitaine mi-antillaise - si un commandant militaire, rêvant d'étoiles, ne l'avait gâché . Ce « petit caporal » n'aura jamais ses étoiles, le pauvre !

Le retour s'effectue au sein de l'état-major de la 9^{ème} DIMa basé à Saint-Malo. J'hérite d'une mission sensible en Libye et dans le Nord du Tchad. Un tas d'âneries malveillantes sera propagé par des abonnés aux affectations parisiennes qui, eux, n'avaient pas été choisis par le CEMA et les ministres de la Défense et des Affaires étrangères, peut-être à cause de leurs trop grandes compétences...

Sitôt rentré des sables libyens, je suis désigné une troisième et dernière fois comme chef de corps: je suis le chef d'état-major de l'EFAO en RCA. Cadres et hommes proviennent de soixante-dix formations différentes Pour diriger ce cirque, il ne faut pas faire trop de sentiment. Je n'en fais pas : une vingtaine d'incapables sont renvoyés sur la Métropole, car le service outre-mer est quelque chose qui se mérite. On m'appelle le « colonel Air France » car, dans mon bureau, il y a toujours un billet de cette compagnie prêt à être instantanément attribué pour un retour anticipé de tel ou tel se croyant au Far West.

L'ultime retour sur la mère-patrie me vaut d'être désigné pour suivre le stage BTEM réservé aux VSOP (vieux soldats opérés de la prostate). On m'explique que ce diplôme, très recherché, signifie «brevet de tireur d'élite marsouin ». J'ai la faiblesse de le croire.

Ma vie militaire s'achève. Je vais pouvoir souffler.

Christian MERCIER—2006